

SPINOZA ET MARCEL CONCHE DEVANT LA NATURE¹

Philippe GRANAROLO

Hon. Lycée Dumont d'Urville, Toulon

Nous allons nous pencher sur les ressemblances frappantes qui lient le philosophe du « *Deus sive Natura* », Spinoza (1632-1677), et notre contemporain, le philosophe Marcel Conche, qui se qualifie lui-même de « sceptique à l'intention d'autrui ». ² Une telle proximité ne va pas de soi, loin s'en faut : comment le philosophe qui reproche à la plupart de ses prédécesseurs occidentaux de n'être rien d'autre que des théologiens peut-il fraterniser avec celui qui a consacré à Dieu le premier livre de son ouvrage majeur *l'Éthique* ? Conche lui-même n'a pas admis aisément sa proximité avec Spinoza, puisqu'il faut attendre l'un de ses derniers ouvrages, *Présence de la nature* pour y trouver des références et un hommage appuyé au penseur du XVII^e siècle.

Alors qu'il ironise une fois de plus à propos de Descartes et de Kant, qui ont prétendu trouver en eux-mêmes une idée de Dieu qu'ils devaient entièrement à leur éducation, Marcel Conche écrit :

À l'époque moderne, même les meilleurs esprits, à l'exception notable de Spinoza et de Hume, furent incapables de libérer leur pensée de l'étreinte de la croyance³.

Ces deux grandes métaphysiques se séparent-elles, comme l'on pourrait s'y attendre, sur l'idée de Dieu ? Ce n'est pas du tout certain, le « Dieu » de Spinoza n'étant rien d'autre que la nature infinie. Nous partirons des deux pages de *Présence de la nature* entièrement consacrées à Spinoza : elles nous serviront de points d'appui pour explorer ce qui unit et ce qui sépare les deux philosophies.

1. Cet article a pour point de départ une conférence prononcée en décembre 2009 à la Médiathèque d'Hyères, dans le cadre d'un cycle intitulé « Duos philosophiques » que j'anime sous l'égide de l'Université du Temps Disponible de la ville. En relation régulière depuis de longues années avec Marcel Conche, je lui ai soumis ce texte avant de le proposer à la Revue de *l'Enseignement philosophique*. J'ai consacré ces dernières années deux conférences à Marcel Conche dans le cadre des « Heures de l'Académie du Var », compagnie varoise dont je suis membre. Ces deux conférences, « Marcel Conche, philosophe de l'indiscutable, indiscutable philosophe » (octobre 2005) et « Éloge du scepticisme » (novembre 2007) sont en ligne sur mon site Internet. <http://www.granarolo.fr>

2. *Présence de la nature*, Paris, PUF, 2001, p. 87. Cette page a le mérite de clarifier les positions de Marcel Conche à l'égard de ce que serait son scepticisme. Elle complète très heureusement ce que Conche affirmait à propos de ses « convictions vécues » dans *Le sens de la philosophie*, p. 24 (Éditions Encre Marine, 2003) ainsi qu'à la fin de *Confession d'un philosophe* (Paris, Albin Michel, 2002), où il en établit une liste.

3. *Présence de la nature*, Paris, PUF, 2001, p. 36.

I. PREMIÈRE APPROCHE À PARTIR DES PAGES 6 ET 7 DE PRÉSENCE DE LA NATURE

1. Une double négation préalable

Conche et Spinoza ont tous les deux construit leur métaphysique à la fois contre le Dieu anthropomorphique de la tradition (nous venons de l'évoquer) et contre le « cogito » cartésien. Conche accorde à Spinoza d'avoir satisfait à la première des deux conditions selon lui nécessaires à une approche philosophique de la nature :

[Spinoza] satisfait à une première condition pour se rendre présent à la Nature en elle-même, qui est de ne pas s'en distancer par le doute et par l'enfermement idéaliste⁴.

En négligeant l'abîme qui sépare le temps humain, découpage nécessaire mais éminemment artificiel, et le temps infini de la Nature, en perdant de vue le « Temps sans limite » de la Nature (qui est en effet propre à désespérer tout être conscient), les philosophies du sujet se sont construites sur un oubli majeur. Elles ne sont finalement rien d'autre que des philosophies « narcissiques, car le moi s'y regarde comme le pivot du monde ».⁵

Spinoza, tout en étant profondément marqué par la philosophie cartésienne, et en particulier par le rationalisme cartésien abordant mathématiquement la nature à la suite de Galilée, a en effet rejeté d'emblée le primat du « cogito » et l'hypothèse du libre-arbitre, qui en est inséparable aux yeux de Descartes. Il y a contradiction, pour Spinoza, à faire de la nature une immense chaîne causale soumise au déterminisme, et à considérer l'homme, partie infinitésimale de cette même nature, comme une créature à part, comme « un empire dans un empire ».

Quant à la conception anthropomorphique du divin, Spinoza a failli payer de sa vie ses dénonciations : il fut banni de la communauté juive d'Amsterdam (subissant le très dur cérémonial de l'« Herem »), et un Juif orthodoxe chercha à l'assassiner en 1656. À la suite de ces événements, il renonça à faire publier ses œuvres, qui ne furent éditées qu'à sa mort, en 1677.

Sur ces deux points, l'accord (négatif, puisqu'il s'agit d'un double rejet) entre Spinoza et Conche est parfait. Faut-il être troublé par le fait que Marcel Conche, contrairement à Spinoza, croit en la liberté humaine ? Mais de quelle liberté s'agit-il chez Conche ? Une liberté qui n'est en rien liée au « cogito » cartésien et à son « narcissisme », mais une liberté qui tient à l'expérience de la pensée et au dialogue entre humains, au postulat nécessaire d'une liberté sans laquelle nos dialogues seraient vains ou absurdes. La liberté est pour Conche la condition du jugement, un jugement déterminé ne pouvant en aucune façon être qualifié de « vrai » (ni de faux, pour la même raison). Souvent exprimé dans ses œuvres, l'argumentaire conchien a trouvé une formulation particulièrement synthétique lors d'une séance de la « Société Française de Philosophie » à laquelle Marcel Conche avait été invité, séance dont le compte rendu a été publié dans le bulletin de juillet-septembre 2005 édité chez Vrin par la dite Société :

S'il est une chose que nul philosophe, fût-il naturaliste ou matérialiste, ne peut songer à nier, c'est la liberté. Car, sans la liberté, son propre système serait impossible. Il ne pourrait, en effet, dire la vérité, puisque son jugement, étant déterminé par des causes, ne pourrait l'être par la vue de la vérité, car la vérité n'est pas une cause, n'étant pas quelque chose dans le monde.⁶

4. *Présence de la nature*, *ibidem*, p. 6.

5. *Présence de la nature*, *ibidem*, p. 125.

6. *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, Éditions Vrin, 99^e année, n° 3, juillet-septembre 2005, p. 6.

Une telle liberté est-elle niée par Spinoza? Rien ne permet de l'affirmer. Comment pourrait-on s'engager dans un processus de « libération » par la pensée si nos jugements étaient aussi conditionnés, pour reprendre l'exemple préféré de Conche, que l'est la phrase d'un perroquet énonçant « il fait jour » au moment où le soleil brille?

Ce n'est donc pas, selon nous, la présence de la liberté dans la philosophie conchienne qui distingue Conche et Spinoza, qui se rejoignent sur l'essentiel: l'idée d'une nature infinie dont le philosophe fait l'expérience, expérience absolument première que seuls les artifices des philosophies « narcissiques » ont vainement voulu camoufler. Comme nous le montrerons en fin de parcours, c'est davantage la morale conchienne, ou plus précisément la certitude d'une universalité de la morale des droits de l'homme, qui distingue Conche et Spinoza.

2. Une schématisation réductrice

Mais Marcel Conche prend ensuite ses distances avec Spinoza, l'accusant de « corseter la nature », manquant ainsi à la seconde exigence sans laquelle la Nature ne saurait être pensée :

Mais il est une seconde condition, à laquelle il ne satisfait pas, qui est de ne pas appliquer à la Nature en général des schémas qui ne valent que pour les natures particulières⁷.

Notre contemporain est-il ici convaincant? Il semble bien qu'il y ait dans cette page de *Présence de la nature* un glissement contestable de la nature en tant que représentation subjective (la nature relative à notre intelligence) à la nature en soi. Spinoza a-t-il réellement « finitisé » la nature comme l'en accuse Marcel Conche? Ce reproche est-il fondé? Sans doute Conche accorde-t-il à la Nature une créativité qui semble difficilement inscriptible dans le strict déterminisme spinoziste. Que Spinoza applique un mécanisme rigoureux aux deux « attributs » que sont l'Étendue et la Pensée, les deux seuls attributs auxquels l'homme participe, ignorant pour l'éternité l'infinité des autres attributs de la Substance, ne saurait être discuté. Mais en est-il de même pour la « Substance » en elle-même? La réponse est loin d'être aussi évidente. Nous y reviendrons.

II. POINTS D'ACCORD DES DEUX MÉTAPHYSIQUES À PROPOS DE LA NATURE

1. Même définition de la « Métaphysique »

Spinoza est moniste, ou bien encore panthéiste. Il n'existe pour lui qu'une seule réalité. Conche en est d'accord, même s'il insiste sur la multiplicité infinie de la Nature, et une telle multiplicité, qui rend la Nature inassemblable, ne peut que créer une tension sémantique avec la racine grecque du mot « monisme ». Conche remarque par ailleurs (ce que n'a pas fait Spinoza) que l'affirmation de l'unicité du réel pose un problème quant au mot « métaphysique ». Il aborde cette difficulté avec une particulière netteté dans *Le sens de la philosophie* :

Si la philosophie vise la vérité, ce n'est pas la vérité établie à partir du donné, mais la vérité au sujet de l'ensemble du réel, par où il faut entendre à la fois le donné et l'au-delà du donné. L'au-delà du donné est ce qu'on nomme, ordinairement, le métaphysique. Le terme est quelque peu inadéquat [...] Dire que, dans la nature, il y aura toujours un au-delà du donné, c'est dire qu'il y aura toujours un au-delà de ce que les sciences physiques pourront atteindre: ce ne sera pas un au-delà de la φύσις, laquelle,

⁷ *Présence de la nature*, ibidem, p. 6.

comme englobant tout le réel, est sans au-delà, mais un au-delà de la physique comme science. En ce sens, on pourra toujours parler de « métaphysique »⁸.

2. La Nature est l'évidence dont il faut partir

Si l'on ne se laisse pas prendre dans les filets des philosophies du sujet, la Nature nous apparaîtra comme un point de départ incontestable :

L'évidence du monde ne peut être sérieusement mise en doute – quoi qu'en pense Descartes –, et il en va de même de l'évidence de la Nature.

Avant toute différence entre les états successifs du monde et toute conscience de cette différence, il y a le monde comme tel, présent lui-même⁹.

C'est pour la même raison que Spinoza consacre à « Dieu », c'est-à-dire au réel dans son ensemble, à la réalité infinie dans laquelle nous sommes comme immergés, la première partie de son *Éthique*. Pour les deux penseurs, la philosophie ne saurait partir d'autre chose que de la présence de la Nature infinie qui nous englobe.

3. La Nature est l'Infini, l'illimité, l'englobant

Que la Nature soit première, et que l'évidence de son caractère illimité s'impose d'emblée, c'est ce que Marcel Conche a appris des antésocratiques, et d'abord d'Anaximandre et de l'« *apeiron* » qu'il a su mettre (le premier?) au cœur de sa méditation. L'amoureux de la pensée antésocratique a traduit et commenté Anaximandre (*Anaximandre : fragments et témoignages*, PUF, 1991). « Qu'est-ce qu'il y a ? », interroge à nouveau Conche dans *Présence de la nature*, et sa réponse ne peut que confirmer ses réponses antérieures :

Mais l'*apeiron*? Mais le *cosmos*? La Nature ne saurait se réduire à l'univers du big-bang. Il ne serait pas supportable de la dire limitée dans l'espace et ayant commencé dans le temps. Cela peut se dire du monde, non de la nature. Celle-ci ne se conçoit qu'excédant toute limite¹⁰.

L'illimité de la Nature a probablement été rencontré par Spinoza à travers la tradition hébraïque, et plus particulièrement talmudique. *Spinoza et autres hérétiques*, de Yirmiyahu Yovel, fut l'un des premiers et des plus documentés ouvrages en langue française à explorer cette filiation (Le Seuil, 1991). Quelles que soient les distances (considérables) entre cette tradition et la pensée antésocratique, les deux courants de pensée insistent sur le caractère illimité du réel dont nous ne percevons que des franges infinitésimales.

Mais quelle cohérence accorder à l'affirmation de la présence d'un au-delà du donné, qui par nature semble échapper totalement à toute approche humaine? *Présence de la nature* répond sans doute plus nettement à ce paradoxe que les ouvrages précédents de Marcel Conche :

Mais ce qui est donné en même temps que le donné, c'est qu'il y encore du donnable, qu'il y a un au-delà du donné; et ce qui aussi est donné, c'est qu'il ne cessera jamais d'y avoir un au-delà du donné. L'ensemble des choses, que l'on nommera ici « nature », se donne comme ne pouvant jamais achever de se donner. Ainsi, la méditation sur le « Tout de ce qu'il y a » devient une méditation sur la nature, comme totalité intotalsable, inépuisable, sans doute infinie.¹¹

Ces lignes pourraient aisément servir de guide à un commentaire du premier livre de l'*Éthique*. Cela est si vrai qu'à la page 95 de *Présence de la nature*, Marcel Conche,

8. *Le sens de la philosophie*, Encre Marine, 2003, p. 19-20.

9. *Présence de la nature*, *ibidem*, p. 52 et p. 59.

10. *Présence de la nature*, *ibidem*, p. 21.

11. *Présence de la nature*, *ibidem*, p. 39.

rendant le plus vibrant hommage à Spinoza de tout l'ouvrage, corrige assez radicalement l'accusation des premières pages du livre selon lesquelles Spinoza aurait « corseté » la Nature :

Il est bien clair que la définition 6 du premier livre de *l'Éthique* : « J'entends par Dieu [c'est-à-dire la Nature] un être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie », que cette définition, dis-je, quel que soit l'habillage scolastique, traduit une expérience fondrière et irrécusable, quasi mystique, de la Nature comme infinie, « infiniment infinie »¹².

Peut-on alors sérieusement envisager que Spinoza ait songé, en quelque façon que ce soit, à « corseter » cet « infiniment infini » ?

3. La Nature comme source éternelle de la réalité

Mettant l'accent sur la sempiternelle créativité de la nature, Conche a recours à la métaphore pour exprimer cette puissance que Spinoza, de son côté, avait peut-être moins de difficulté à traduire en usant d'une langue théologique.

La nature est l'Être, avons-nous dit, entendant par là ce qui demeure. Mais aucun être ne demeure. La Nature n'est pas un être, mais la source d'où être et non-être ont leur jaillissement. « Source », « jaillissement » : je parle par métaphores. Mais quel autre langage serait possible ? Car le mot « infini » ne dit pas la source comme telle dans son activité¹³.

La « *natura naturans* » de Spinoza (« nature naturante », expression empruntée à la scolastique médiévale) correspond très adéquatement au « jaillissement » naturel et infini évoqué par Conche, de même que la « *natura naturata* » (« nature naturée ») de Spinoza trouve son équivalent dans la notion conchienne de « monde », à condition de rappeler toutefois que les « mondes » conchiens sont innombrables, chaque vivant organisant autour de lui son monde environnant au sein de la Nature englobante.

III. DIVERGENCES DES DEUX MÉTAPHYSIQUES À PROPOS DE LA NATURE

1. Les sciences n'aideraient pas à penser la Nature

Même si nous avons été amenés à nuancer l'accusation conchienne d'un « corsetage » de la nature par Spinoza, il reste indiscutable que le strict déterminisme de la physique du XVII^e siècle enferme Spinoza (peut-être davantage sur le plan de l'expression que sur le fond de sa pensée). C'est moins la Nature qui est « corsetée » que Spinoza lui-même corrigeant de façon regrettable son expérience de l'infinité par les schémas répétitifs de la science de son temps. Trois cent cinquante ans plus tard, Marcel Conche a toutes les raisons de mettre en doute la capacité des sciences à penser la réalité :

Les sciences de la nature, dès lors qu'elles nous font connaître les lois naturelles, nous aident-elles à penser la Nature ? En vérité, il n'en est pas ainsi : la preuve en est que les Antésocratiques ont pensé la Nature sans l'aide du savoir positif que les sciences apportent [...] Le philosophe a en vue la Nature dans son ensemble, la Nature comme étant toute la réalité, comme le Tout. Or le Tout est précisément ce à quoi la science ne peut avoir affaire.¹⁴

Mais il s'agit davantage ici d'un désaccord historique lié à l'époque dans laquelle s'expriment les deux philosophies. Un philosophe est, et doit être, de son temps,

12. *Présence de la nature, ibidem*, p. 95.

13. *Présence de la nature, ibidem*, p. 81.

14. *Présence de la nature, ibidem*, p. 55-56.

comme le répète Marcel Conche. Du temps de Spinoza, la physique galiléenne pensée philosophiquement par Descartes apparaissait comme une arme sans pareille contre les vieilles croyances. Antifinaliste, la science mécaniste était comme un médicament apte à guérir les hommes de leurs visions archaïques. Aujourd'hui, les sciences ont trop souvent pris le relais des anciens dogmatismes de type religieux. Véritables religions laïcisées, elles se drapent la plupart du temps dans leurs certitudes, et s'érigent indûment en croyances pour individus déchristianisés.

Chez Spinoza, les sciences avaient davantage pour fonction de nous purger des vieilles habitudes mentales que d'être les instruments permettant de penser la nature. S'il est vrai que Spinoza s'est vanté d'avoir écrit l'*Éthique* « *more geometrico* », il n'a fait qu'emprunter sa rigueur au langage mathématique sans qu'on puisse affirmer pour autant que ce sont les sciences qui lui ont permis de penser le réel.

2. L'évidence de la Nature est l'évidence de la mort

Si les divergences des deux philosophes quant à l'éclairage apporté par la science semblent davantage liées au contexte historique qu'à la métaphysique des deux penseurs, il en va autrement de la relation à la mort.

Dans *Présence de la nature*, Marcel Conche reprend les thèses déjà présentées antérieurement, et en particulier dans son magistral opuscule *La Mort et la pensée* (Éditions de Mégare, 1973) souvent négligé par les commentateurs.

Or, l'évidence de la mort est évidence de la Nature : car la Nature est insistante en nous par la mort [...] « Nature » et « mort » sont indissociables : ceux qui nient la mort s'obligent à croire au « sur-naturel » [...] L'évidence de la Nature et l'évidence de la mort ne sont qu'une seule et même évidence¹⁵.

Cette idée, héritage d'Héraclite et de Montaigne, est reprise et reformulée à la page 67 de l'ouvrage :

Ou plutôt, c'est cela même que signifie le mot « Nature » : que vie et mort ne sont pas dissociables, que le vivant ne saurait échapper à la mort, bref que pour un vivant naturel, il ne saurait y avoir d'immortalité.

Or l'une des formules les plus célèbres de Spinoza est celle qui affirme que la philosophie doit être une pensée de la vie, et non pas de la mort : « Le philosophe ne pense à aucune chose moins qu'à la mort et sa philosophie est une méditation de la vie, non de la mort » (*Éthique*, livre IV, proposition LXVII).

Sans doute l'éternité accessible au sage atteignant la béatitude (accessible à celui qui suivrait jusqu'à son terme le chemin tracé dans le cinquième livre de l'*Éthique*) n'est-elle en rien assimilable à l'immortalité, farouchement récusée par Spinoza. Mais par son panthéisme, malgré son antifinalisme apparemment radical, Spinoza semble maintenir quelque chose comme un « sens » de la Nature, un sens certes supra-humain, mais qui contient comme un englobant la recherche humaine d'une signification. L'individu se trouve pour ainsi dire « pensé » de toute éternité en Dieu, et cette forme d'éternité est censée éloigner de nous l'angoisse de la mort. Marcel Conche incarne une forme nettement plus « héroïque », ou si l'on préfère « tragique », de l'existence. Balayant ce que Nietzsche dénomme dans le *Gai Savoir* les « ombres de Dieu », c'est une Nature entièrement « athéologique » qu'il nous présente. On se rapportera à ce sujet au chapitre VI de *Orientation philosophique*, « A-théisme et a-cosmisme », qui me paraît personnellement être l'un des textes majeurs de Marcel Conche.

15. *Présence de la nature*, *ibidem*, p. 12-13.

3. Orgueil de la « compréhension » spinoziste ?

L'une des plus belles formules de Spinoza, formule à laquelle Nietzsche vouait une grande admiration, est celle-ci : « *Non ridere, non lugere, neque destestari, sed intellegere* ». Cette formule est double : en un sens, elle est la maxime de toute vraie philosophie, et Conche ne saurait s'y opposer. Tout philosophe est « apollinien », écrit-il, en empruntant ce concept à Frédéric Nietzsche. Mais en un autre sens, elle traduit un incontestable orgueil spinoziste totalement étranger à l'attitude constante de Marcel Conche. Relisons sur ce point les premières lignes du quatrième chapitre de *Présence de la nature* :

Penser la Nature n'est ni la connaître, ni la comprendre, mais l'appréhender plutôt comme inconnaissable et incompréhensible – parce qu'infinie¹⁶.

Mais les choses ne sont pas aussi simples. Il y a bien un orgueil spinoziste, qui peut en effet donner l'impression que le philosophe travaille à « corseter » la nature, non pour s'en rendre « comme maître et possesseur », illusion cartésienne absolument ridiculisée par Spinoza, mais pour s'en faire une idée « adéquate ». Il n'est pas faux d'affirmer que Spinoza, fils du mécanisme du XVII^e siècle, manifeste une confiance très excessive dans les capacités de l'intellect humain. Mais faut-il pour autant oublier que notre intellect n'a d'accès qu'à deux des attributs de la substance, et que ces attributs sont une infinité. Sans doute, ces attributs sont-ils parfois présentés par Spinoza comme parallèles les uns aux autres, notre ignorance étant ainsi relativisée. Notre capacité à « connaître » les deux attributs de la pensée et de l'étendue en les soumettant à la grille de la causalité signifie sans doute que cette grille serait en droit applicable à tous les attributs que nous ignorons. Mais cela signifie-t-il pour autant que cette grille nous donne un savoir exhaustif du contenu de ces deux attributs de la substance ? Cela signifie-t-il que les filets causalistes sont capables de prendre dans leurs mailles l'intégralité de la Nature ? Spinoza ne l'affirme à aucun moment, et un grand nombre de textes spinozistes nous incitent à l'humilité.

CONCLUSION

La Nature spinoziste, même si son autre nom est « Dieu », nous est ainsi apparue comme fort proche de la Nature conchienne. C'est moins Dieu qui sépare Conche de Spinoza que la question de la mort et l'évaluation de l'existence humaine. Spinoza affirme que « nous sentons et nous expérimentons que nous sommes éternels » (*Éthique*, livre V, proposition XXIII, scolie). Rien de tel chez Conche, dont la philosophie tente de nous débarrasser de tout désir d'éternité. Mais par-dessus tout, il y a un « optimisme » spinoziste absent chez Conche. « Tragique » est la philosophie de Marcel Conche, qui ne trouve de sens à notre existence que dans une sorte d'héroïsme humain assez proche de celui que propose le Camus du *Mythe de Sisyphe*.

Pour qu'il y ait tragique, il ne suffit pas que, en vertu de l'indissociabilité de l'être et du néant, tout être fini soit périssable [...] Une pensée véritablement tragique est celle pour laquelle ce qui a le plus de valeur est aussi ce qui est, de façon inéluctable, voué à périr¹⁷.

Le pâle équivalent de l'éternité spinoziste est peut-être chez Conche la certitude de la liberté, condition de la vérité, associée à la morale des droits de l'homme, morale « absolue... pour notre époque » ainsi qu'il aime le rappeler dans une formule qui

16. *Présence de la nature*, *ibidem*, p. 51

17. *Orientation philosophique*, Éditions de Mégare, 1974, p. 163-164.

n'est paradoxale qu'en apparence. En fondant la morale, et en universalisant les droits de l'homme, Conche inscrit l'humanité dans une temporalité potentiellement progressiste qui, bien entendu, reste dérisoire au sein du temps de la Nature, mais qui prend sens dans le temps humain. Éternité du pauvre, sans doute, éternité peu apte à combler notre quête. La question serait alors la suivante : à une humanité devenue lucide et consciente de sa place infinitésimale autant qu'éphémère au sein de la Nature infinie, cette pâle « éternité » est-elle la seule à laquelle nous pouvons prétendre ? Qu'un philosophe aussi lucide que Spinoza sur notre ridicule place au sein de la Nature infinie ait pu, sans se contredire, nous offrir un accès à l'éternité, est peut-être là pour nous rappeler que nous ne sommes pas inéluctablement voués au tragique conchien. Plurielles sont les possibles qui s'ouvrent devant l'homme qui a rencontré et accepté l'évidence de la nature, et le spinozisme demeure (et demeurera) une voie pour le sage.